

CHAPITRE 6

de 1935 à 1944

Tirer le diable par la queue

*Ça fait que là on commençait à avoir de la misère.
Pauvre Maman! Je te dis qu'elle en arrachait.*

Gertrude



RUE JAMES (1935-1936)

La dépression ne semble pas desserrer son étau et Marie-Louise, comme la majorité des gens, n'arrive pas à trouver de travail. La maison de la rue Stanley est la seule source de revenu qui lui reste. En 1935, à court d'argent, elle se résigne à la louer de nouveau. Un entrepreneur du nom de John W. Rostetter est intéressé. Marie-Louise ne lui loue pas la maison toute meublée. Elle a loué, au 187, rue James, une maison de trois chambres à coucher et emporte tout son ameublement avec elle.



187, rue James.

Elle y déménage avec les trois enfants et le gros chien de Lorne. Après le départ de son père et la mort de Fairy, le gardien quadrupède du jardin, Lorne s'est acheté un chien, un bâtard en partie saint-bernard. Il l'a payé avec les sous gagnés à livrer les journaux. Il adore ce chien. Il l'a appelé tout simplement Bernard.

Bien il n'était pas pur saint-bernard, mais il était gros. C'était un bon chien. Puis, [Lorne] avait fait un traîneau puis il se faisait tirer par le chien. On a justement des photos de Lorne avec son chien. Puis [le traîneau avait] des roues, tu sais, pendant l'été. Il amenait ses chums¹²⁷.



Lorne, fils de Marie-Louise, avec son chien Bernard, circa 1934.

Grassement nourri de flocons d'avoine, d'os et de restes de viande donnés par le boucher de Billings Bridge, Bernard est pratiquement devenu un meuble ambulante. On l'emporte donc dans la nouvelle maison de la rue James avec le reste de l'ameublement.

La journée du déménagement, comme elle n'a pas d'argent pour payer les déménageurs, Marie-Louise leur donne le piano. Elle compte sur les paiements que lui fera M. Rostetter pour payer le loyer de la rue James. Mais lui aussi subit les contrecoups de la dépression. Il n'arrive pas à se faire payer par ses clients. Il ne peut donc pas payer Marie-Louise qui, par effet domino, se trouve à son tour incapable de payer son loyer.

Les circonstances me portent à croire que Marie-Louise fait de nouveau appel à Joseph pour la sortir du pétrin. D'abord, le

127. Session 10 avec Gertrude Mantha, pages 1 et 2.

19 août 1936, Joseph vend un des lots qu'il avait acheté dans le canton de Capreol. Il s'agit du lot 8, concession II, qu'il vend à Adélarde Labre pour un montant de 500 \$ alors qu'il l'avait acheté pour 670 \$ en 1910. Pour quelle raison choisirait-il de vendre ce terrain à perte en pleine dépression si ce n'est qu'il a un urgent besoin d'argent? On peut penser que c'est pour aider Marie-Louise car, peu après, elle semble sortie de l'impasse financière où elle se trouvait. Non seulement elle paie son loyer, mais elle décide de se lancer de nouveau en affaires.

RUE LISGAR (1936-1937)

Marie-Louise loue sur la rue Lisgar une imposante maison de trois étages et de huit chambres à coucher et la transforme en maison de pension. L'envergure de cette initiative renforce la suggestion avancée précédemment qu'elle aurait reçu de l'argent de Joseph, sinon où aurait-elle pris les fonds nécessaires pour meubler huit chambres à coucher? Elle compte sûrement sur l'éducation qu'elle a reçue dans «l'art de bien tenir maison et celui d'être aimable et dévouée¹²⁸» pour assurer la bonne marche de cette affaire. De plus, elle a acquis de l'expérience avec la maison de convalescence sur la 2^e Avenue.

Chaque emménagement apporte ses peines, et celui-ci ne fait pas exception. Marie-Louise organise la distribution des chambres de façon à maximiser le revenu de location. Elle installe ses enfants au troisième étage: Gertrude dans une chambre et les garçons dans une autre. Elle loue les deux autres chambres du troisième étage et les quatre du second étage. Elle couche sur un divan dans la salle à manger. Comme ils sont à l'étroit, Lorne reçoit l'ordre de se débarrasser du chien. Gertrude se rappelle:

G: Je me rappelle la journée qu'il avait été détruire son chien au Humane Society. Ah! Ça [lui a fait] une peine épouvantable!

128. Alfred Emery, *Bulletin paroissial de Paincourt*, 1914, relaté par Amédée Emery et cité dans *Villages et visages de l'Ontario français* de René Brodeur et Robert Choquette, Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, 1979, page 89.

C : *Il a dû s'en souvenir jusqu'à sa mort...*

G : *Jusqu'à sa mort*¹²⁹.

La vie reprend son cours. Marie-Louise a retiré Gertrude du couvent de la rue Rideau et l'a inscrite au Lisgar Collegiate. Lorne travaille maintenant à livrer des télégrammes et Jos trouve un travail temporaire dans la construction par l'intermédiaire de deux pensionnaires. En 1935, le gouvernement avait commencé la construction de l'édifice de la Banque du Canada et de l'édifice des Postes sur la rue Besserer pour créer de l'emploi. Peut-être est-ce là que Jos travaille. Mais bientôt les travaux se terminent et il se retrouve sans emploi. La dépression sévit toujours et Marie-Louise n'arrive pas à louer assez de chambres pour payer complètement le loyer. Encore une fois, elle tire le diable par la queue.

Un jour, Jos apprend qu'on engage dans les mines du nord de l'Ontario. Il décide de partir. Marie-Louise a sûrement un serrement de cœur à la pensée de son fils de 19 ans dans les mines. Elle sait combien ce travail est dur et elle n'a pas oublié le décès de son père dans un accident minier. La seule consolation qu'elle a est de savoir qu'il habitera chez une de ses cousines à elle. Jos espère que l'argent qu'il enverra à sa mère l'aidera à soulager ses problèmes financiers. Mais son départ n'arrange rien. Bientôt, Marie-Louise n'arrive plus. Il ne lui reste qu'une solution.

Le 2 janvier 1937, elle hypothèque les lots de la rue Stanley au bénéfice d'Alfred Shaw. Il lui donne 500 \$ pour lesquels elle s'engage à lui faire des paiements réguliers. Cet argent l'aide à payer les arriérés de son loyer, mais elle n'a toujours pas assez de pensionnaires pour payer entièrement sa location chaque mois. De plus, Rostetter ne lui paie que de façon très irrégulière, et jamais complètement, la location de la rue Stanley. La dette qu'elle vient de contracter auprès d'Alfred Shaw vient donc s'ajouter aux paiements de son loyer. Peu à peu, elle s'embourbe irrémédiablement.

Entre-temps, les sœurs du couvent de la rue Rideau s'inquiètent de l'avenir de Gertrude.

129. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 3.

Je suis allée au High School Lisgar jusqu'aux alentours des fêtes. Puis, là, les bonnes sœurs au couvent de la rue Rideau, elles trouvaient que j'étais pour devenir une protestante parce que j'allais à Lisgar et j'étais perdue selon eux autres. Ça fait qu'elles ont communiqué avec Maman, puis moi je suis retournée au couvent pour le reste de l'année, gratuitement. [...] Ça fait que, pour moi, les sœurs devaient savoir l'histoire¹³⁰.

Peut-être bien que les religieuses connaissent l'histoire de Marie-Louise. Gertrude n'est pas la seule adolescente du couvent dont les parents en arrachent durant la dépression. Elle connaissait une fille qui vivait sous la tente avec sa famille.

G: Moi je me rappelle, quand j'allais au couvent, il y avait une fille que ses parents avaient perdu leur maison. Puis ils étaient rendus dans le bout de Manor Park à faire du camping avec tous leurs meubles. [...] Ça fait que tu peux t'imaginer quelle sorte de vie ils avaient, hein! Puis ça c'était la dépression.

C: Est-ce qu'ils avaient une grosse famille?

G: Bien, je pense qu'ils étaient plusieurs. Je ne me rappelle pas, là. Puis je me rappelle de leur nom [...] parce que la fille, je la connaissais. Puis, je ne me rappelle pas comment ça se fait que j'avais été voir où c'est qu'elle restait, mais...

C: Vous êtes allée!

G: Oui, oui. Puis moi je ne croyais pas ça, tu sais. Puis, en tout cas, tous les meubles étaient là sous une espèce de tente. [...] Ce n'était pas grand¹³¹.

Malheureusement, le retour au couvent de la rue Rideau n'aide pas Gertrude. Elle a connu, dans les deux années

130. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 12 et 13.

131. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 10.

précédentes, des déménagements éprouvants et elle subit toujours le stress de voir sa mère sous pression et de n'y pouvoir rien. Préoccupée par leur situation familiale, elle coule sa douzième année.

Et la situation ne fait qu'empirer. Bientôt Marie-Louise commence à recevoir des menaces d'éviction. Comme elle sait très bien qu'elle n'arrivera pas à payer, elle se met à la recherche d'un autre logement, au cas où ces menaces seraient exécutées. Puis, au début de l'été, l'inévitable arrive. Gertrude me raconte :

G : Les affaires allaient vraiment mal. Elle ne faisait pas assez d'argent et, comment on dit, un bailiff [un huissier] est venu. On [a] été mis à la porte. Puis le bailiff était assis sur la galerie pour surveiller qu'on [ne] sortait rien. Il nous laissait sortir, je pense que c'était une table, puis les chaises, un lit pour chacun, tu sais.

C : Puis qu'est-ce qu'elle a dû laisser dans la maison qu'elle ne voulait pas qu'elle sorte ?

G : Bien, elle avait meublé pour dépanner les chambreurs. Ça fait qu'il y avait des lits, puis des bureaux, puis...

C : Puis, il n'a laissé sortir rien de ça ?

G : Non.

C : Juste l'essentiel pour vous autres.

G : Oui. Elle a tout perdu. C'était la grosse faillite¹³².

Quels sentiments de dénuement et d'abandon total Marie-Louise doit ressentir là sur le trottoir, avec sa fille et son plus jeune fils ! Et pourtant elle ne perd pas son sang-froid et exécute le plan B qu'elle avait échafaudé.

C : Qu'est-ce qui est arrivé après ça ? Vous ne saviez pas où aller ce soir-là ?

132. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 9.

G : *Bien oui, on avait loué une maison sur la rue Nepean. Ne me demande pas où c'est que l'argent venait, je ne sais pas. Puis c'est là qu'on [a] déménagé sur la rue Nepean avec les quelques meubles qu'il nous a laissé apporter*¹³³.

RUE NEPEAN (1937-1939)

La maison est située au 227, rue Nepean, juste une rue en arrière de la maison de la rue Lisgar. C'est une maison de trois étages. Marie-Louise sous-loue deux des chambres pour s'assurer un petit revenu.



227, rue Nepean aujourd'hui.

133. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 12.

Je me rappelle, il y avait un couple, la femme puis son père, qui était déménagé [de la rue Lisgar] avec nous autres. [...] Ils avaient deux chambres chez nous, puis, quand on a déménagé sur la rue Nepean, ils sont venus avec nous autres. Eux autres, ils payaient, ça fait que ça a aidé je suppose¹³⁴.

Malgré la location de ces deux chambres, la situation financière de Marie-Louise ne s'améliore pas. M. Rostetter ne la paie toujours pas régulièrement. Les temps sont durs. Seuls les plus futés en affaires arrivent à survivre. Si M. Rostetter a plus d'un créancier, il établit sûrement ses priorités et utilise au maximum toute la flexibilité qu'il devine chez l'un ou chez l'autre. Marie-Louise n'est pas une personne agressive. Peut-être qu'il est plus facile de la faire attendre pour les paiements que de faire attendre quelqu'un d'autre de plus menaçant. On peut se demander pourquoi elle ne résilie pas le contrat de location avec lui pour revenir dans sa propre maison. Peut-être qu'elle ne peut pas parce que la maison est hypothéquée. De plus, elle est peut-être un peu intimidée par cet entrepreneur éduqué, elle qui est si inexpérimentée en affaires.

Bientôt, Marie-Louise se retrouve dans un étai financier dont elle ne voit aucune chance de se sortir. Elle doit vendre sa maison. Le 3 mai 1938, elle vend la maison et les lots à John Rostetter pour un montant de 4000 \$. Selon le contrat de vente, Rostetter assume le solde de l'hypothèque que Marie-Louise doit à Alfred Shaw. Puis, comme il n'a pas d'argent comptant pour acheter la maison et les lots de Marie-Louise, il les hypothèque le même jour au bénéfice de Marie-Louise pour un montant de 3480 \$. À partir de ce moment, il a donc l'obligation de faire des paiements réguliers à Marie-Louise (probablement sur une base mensuelle) jusqu'à ce que ce montant soit payé complètement, plus les intérêts. Par cette vente, Marie-Louise se trouve libérée de sa dette envers Alfred Shaw. Mais elle ne reçoit aucun comptant, sinon, peut-être, un premier paiement mensuel sur l'hypothèque. C'est une vente avec une grosse perte quand on pense que Joseph avait acheté la propriété en 1917 pour 5000 \$ et que Marie-Louise avait fait des rénovations, telle l'installation de la plomberie à l'intérieur.

134. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 12.

Quelques mois plus tard, en octobre, Gertrude quitte sa mère pour aller faire son cours de garde-malade à Cornwall.

Je suis allée à Cornwall parce que, dans ce temps-là, ça te prenait ta douzième année pour aller à l'université pour l'Hôpital Général puis je ne l'avais pas complétée. Puis l'Hôpital Civic c'était bien trop protestant! Je n'aurais pas pu aller à la messe le dimanche.

Elle me regarde d'un air espiègle et je ris.

Puis, au Sacré-Cœur à Hull, bien je n'étais pas assez française. [...] Ça fait que c'est pour ça que je suis allée à Cornwall. Et, à part de ça, à Cornwall j'avais une de mes amies qui était là et qui faisait son cours¹³⁵.

RUE RIDEAU, COIN CHAPEL (1939)

Le départ de Gertrude laisse Marie-Louise seule avec son plus jeune fils, Lorne, dans la maison de la rue Nepean. La situation économique du pays commence à s'améliorer légèrement. Les élections de 1935 ont reporté les libéraux au pouvoir. Ces derniers ont mis sur pied la Commission nationale de l'emploi et créé, en 1937, la compagnie aérienne Trans-Canada Airlines, qui allait devenir plus tard Air Canada. L'économie renaît lentement et les hommes d'affaires commencent à respirer un peu. Le 20 juillet 1939, John Rostetter paie à Marie-Louise une partie de l'hypothèque, pour le lot 133 seulement. Mais cette entrée d'argent n'arrive pas à remettre Marie-Louise à flot. Elle et Lorne quittent la maison de la rue Nepean et emménagent dans un petit appartement sur la rue Rideau, au coin de Chapel. Lorne est journalier.

Le 1^{er} septembre 1939 marque le début de la Seconde Guerre mondiale. Des rumeurs circulent. On dit que le gouvernement canadien pourrait éventuellement imposer la conscription. Marie-Louise est peut-être inquiète, elle qui a deux fils célibataires. Le courant de la guerre entraîne bientôt le Canada. « Le 10 septembre

135. Session 7 avec Gertrude Mantha, page 13.

[1939], le Canada déclare la guerre à l'Allemagne¹³⁶. » Le gouvernement fait appel aux hommes, qui répondent en masse. Jos a 22 ans. Il revient à Ottawa et fait une demande d'emploi à la Police montée. Il est accepté et est envoyé à Regina pour une période d'entraînement. Puis il revient à Ottawa mais n'emménage pas avec Marie-Louise et Lorne.

RUE SLATER (1940)

Marie-Louise et Lorne ne demeurent que quelques mois sur la rue Rideau. Marie-Louise trouve enfin de l'emploi. Elle est engagée par le gouvernement pour faire le ménage dans les bureaux. Elle déménage avec Lorne dans une garçonnière sur la rue Slater. Les déménagements répétés et la faillite qu'elle a subie ont réduit ses possessions à presque rien.

I don't remember having anything to move. All we had was two beds. But still, when we moved to Slater Street, and we got there, the apartment wasn't empty but we got upstairs and it was empty. We had to move in it and move down the next morning¹³⁷.

Lorne rit au souvenir de ce déménagement, comme on rit après coup d'une histoire triste du passé. Comme toute garçonnière, l'appartement de la rue Slater n'a qu'une pièce principale et une cuisine. Marie-Louise et Lorne s'en accommodent assez bien. Mais, en 1940, une surprise vient changer leur arrangement. Gertrude revient soudainement de Cornwall. Elle a contracté la tuberculose.

Pendant que j'ai été pour mon cours, j'ai été là un an puis j'ai eu la tuberculose. Dans cette année-là, on était quatre qui avons attrapé la tuberculose parce qu'on avait une patiente des réserves indiennes qui était supposée avoir une pneumonie et c'était la tuberculose¹³⁸.

136. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, page 147.

137. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 8.

138. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 8.

Au début du xx^e siècle, attraper la tuberculose équivalait pratiquement à un arrêt de mort. On ne connaissait aucun remède pour la combattre. Ce n'est qu'au milieu des années 1950 qu'un vaccin a été mis au point. Gertrude est parfaitement consciente du danger qu'elle court, non seulement parce qu'elle est à faire des études de garde-malade, mais aussi parce que, pendant qu'elle habitait à Rideau Park, elle a connu une fille qui a eu la tuberculose.

G : J'allais la voir souvent. Je m'assois sur la galerie avec elle puis on parlait. Elle avait juste 20 ans. Puis elle est morte. [...] Moi j'avais peut-être 15 ans.

C : Eh mon Dieu ! Cela a dû vous donner un choc de voir une femme si jeune mourir de tuberculose !

G : Oui. Oui. Puis, après, moi je l'ai eue.

C : Puis, quand vous l'avez eue, vous avez dû vous souvenir d'elle.

G : Ah oui ! Certain !

C : Cela a dû vous revenir en tête. Vous avez dû avoir peur de mourir parce que vous l'aviez vue mourir, hein ?

G : Oui. Bien, je l'ai vue mourir... oui, je savais¹³⁹.

La seule chose que Marie-Louise puisse faire pour essayer de sauver Gertrude, c'est de la mettre au repos complet. Comme la garçonnière n'a qu'un lit – un divan-lit Davenport, dans la pièce principale –, Gertrude et sa mère le partagent et Lorne couche sur le plancher de la cuisine, dans un sac de couchage. Gertrude se souvient de cette longue période de repos comme de la période la plus ennuyante de sa vie.

G : Il fallait que je reste COUCHÉE ! Toute la journée ! Tout le temps ! Puis j'avais juste la permission d'aller à la

139. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 8.

toilette. C'étaient toutes les activités que... puis il fallait pas seulement que je tricote!

C: Non!

G: Parce que tes bras, tu sais... il fallait COMPLETE BED REST. Plate! C'était assez plate!

C: Combien de temps?

G: Bien, deux ans.

C: Pendant deux ans! Mais c'est un martyr!

G: Oui. Je pense que je suis devenue retardée dans ce temps-là.

On éclate de rire ensemble.

C: Pouviez-vous lire, au moins?

G: Oui. Je pouvais lire. Puis Jos, qui était dans la Police montée, lui, il m'emmenait des livres de la bibliothèque. J'ai lu, ah¹⁴⁰!

RUE CENTRAL (1941)

L'année suivante, Marie-Louise, qui jouit maintenant d'un revenu régulier grâce à son travail de femme de ménage dans les bureaux, décide de déménager dans un endroit plus spacieux avec Gertrude et Lorne. Elle dénicher une maison à trois étages à vendre au 5, rue Central. Comme elle n'a ni les moyens ni l'intention de l'acheter, elle la loue avec option d'achat pour rassurer la propriétaire qui veut absolument vendre. Puis elle sous-loue la partie supérieure de la maison à un couple.

Mais, bientôt, la propriétaire commence à faire régulièrement pression sur elle pour conclure l'achat. Marie-Louise joue

140. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 8 et 9.

au chat et à la souris. Elle continue de lui dire qu'elle a l'intention d'acheter et évite de lui dire quand. Éventuellement, la propriétaire cesse de la harceler, peut-être parce que la guerre ne favorise pas la vente des maisons. Le gouvernement impose des restrictions sur l'augmentation des coûts. «[...] le gel des salaires est décrété et le contrôle s'applique également aux loyers et aux services essentiels comme le gaz et l'électricité¹⁴¹.» Il impose aussi sporadiquement des périodes d'obscurité totale. «Pendant plusieurs minutes, les lumières des rues sont éteintes, les véhicules doivent circuler phares éteints et les maisons, établissements, usines et magasins doivent être plongés dans l'obscurité. Le signal d'alerte, avec son sifflement aigu, fait passer un frisson d'anxiété parmi la population¹⁴².»

Quelles que soient les raisons du changement d'idée de la propriétaire, Marie-Louise finit par rester dans cette maison de la rue Central pendant plusieurs années.

L'ENTOURAGE CHANGE (1942-1944)

Les années 1942 à 1944 apportent un vent de changement dans l'entourage de Marie-Louise. De nouvelles relations se nouent et d'anciennes se dénouent. Comme des satellites autour d'un astre stable, des gens circulent autour d'elle, plus près à certains moments, plus éloignés à d'autres.

D'abord en 1942, grâce aux bons soins de sa mère, Gertrude recouvre la santé et retourne à Cornwall pour terminer ses études d'infirmière, au grand bonheur de Marie-Louise.

Elle était tellement fière que je sois retournée¹⁴³! me dit Gertrude.

Marie-Louise reprend sa vie seule avec Lorne. Mais, bientôt, c'est au tour de ce dernier de quitter la maison. Il a maintenant 21 ans. Il aspire à trouver un emploi permanent et la guerre lui en donne l'occasion. Il s'enrôle dans la marine et est envoyé à Halifax. Dès qu'il commence à recevoir un salaire régulier, Lorne se met à aider sa sœur financièrement :

141. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, page 169.

142. *Ibid.*, page 170.

143. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 7.

Lorne m'envoyait dans ce temps-là des money orders pour 10 piastres. Oh! C'était un gros cadeau! [...] Il m'en a envoyés plusieurs fois [...] à Cornwall. [...] Lorne c'est un ange! C'est un ange vraiment¹⁴⁴.

Marie-Louise ne reste pas seule longtemps. Gertrude a une compagne, Alice Adam, qui a commencé ses études d'infirmière avec elle à Cornwall. Comme Gertrude, Alice a attrapé la tuberculose et doit interrompre ses études. Marie-Louise, toujours prête à aider les autres, l'héberge pendant quelque temps. Puis, après le départ d'Alice, elle accueille une de ses nièces, Desneiges Bergeron, qui vient de Hanmer pour travailler à Ottawa. Desneiges habite toute l'année 1942-1943 chez elle. Les deux femmes s'entendent bien. J'interroge Desneiges sur son séjour chez Marie-Louise :

C: Quel genre de sorties faisiez-vous? Est-ce que vous alliez au cinéma?

D: Des fois. D'autres fois on allait juste prendre une marche pour passer le temps. Elle était ben... comment dire? Elle était ben ordinaire... puis extraordinaire. [...] C'était une belle amie. [...] Elle était élégante.

C: Elle était jolie?

D: Ah oui, très jolie, puis elle le savait aussi!

C: Elle s'arrangeait bien?

D: Aah! Il fallait la voir¹⁴⁵!

Même si Marie-Louise s'entend bien avec sa nièce, elle peut être dure avec elle si cette dernière tente de s'immiscer dans sa vie privée. C'est ce qui ressort par hasard lorsque je demande :

C: Si je vous demandais trois mots pour la décrire, Marie-Louise, qu'est-ce que vous me diriez?

144. Session 7 avec Gertrude Mantha, pages 13 et 14.

145. Entrevue avec Desneiges Bergeron, pages 1 et 3.

D: *Elle était bonne, elle était douce. Elle était mauvaise puis «Ôte-toé de là».*

C: *Quand est-ce qu'elle était mauvaise ?*

D: *Parce que je venais de l'achaler.*

C: *O.K. Donc, si quelqu'un voulait se mêler de sa vie privée ?*

D: *Sa vie privée, c'était à elle¹⁴⁶.*

Le 3 décembre 1942 marque la fin d'une relation d'affaires. John Rostetter finit enfin de payer à Marie-Louise l'emprunt hypothécaire qu'il avait signé le 22 avril 1938. À partir de cette date, il est pleinement propriétaire de la maison et des lots.

Puis l'année 1943 souffle un tourbillon d'événements heureux dans la vie de Marie-Louise. D'abord Jos, toujours dans la Police montée, devient amoureux d'une jeune femme du nom de Marie Cécile Valois. Or, à l'époque, il existait dans la Police montée un règlement selon lequel un homme ne pouvait pas se marier avant d'avoir fait six ans de service ou d'avoir une permission spéciale. Mais l'amour s'avère plus fort que les règlements. Le 1^{er} juillet 1943, Jos et Cécile se marient secrètement à l'église du Christ-Roi sur la rue Argyle, à 6 h du matin. Étant donné que Jos doit continuer à vivre dans les quartiers de la Police montée, comme si de rien n'était, Cécile retourne vivre chez ses parents où Jos lui rend visite pendant ses permissions de sortie.

Lorne aussi a rencontré une jeune femme à son goût. Elle s'appelle Isabella Hall et est native de Brockville. Il ne tarde pas à suivre l'exemple de Jos. Le 8 octobre 1943, Marie-Louise a la grande joie d'assister à leurs noces. Les jeunes mariés se rendent en voyage de noces à Halifax où Lorne doit compléter son service dans la marine. Après quelques semaines, Isabella retourne vivre chez ses parents à Brockville. Lorne ira la rejoindre à la fin de la guerre et y demeurera jusqu'en 1947.

Enfin, un troisième événement, celui-ci un peu plus cocasse, vient égayé la vie de Marie-Louise à la fin de l'année 1943. En

146. Entrevue avec Desneiges Bergeron, page 4.

décembre, l'épouse de Jos, Cécile, devient enceinte. La Police montée découvre l'histoire du mariage secret, remercie Jos de ses services et lui colle une contravention de 500 \$ pour s'être marié sans permission. Marie-Louise ne manque pas de voir le côté drôle de cette aventure et y voit un mal pour un bien. Jos et Cécile peuvent finalement vivre ensemble ouvertement. Marie-Louise les loge au deuxième étage de la maison de la rue Central.

Au cours de l'année 1944, le Canada continue à gérer les changements apportés par la guerre. À Ottawa, les services de taxis et de téléphone sont toujours rationnés. Le gouvernement promulgue bien une loi assurant des allocations familiales aux parents qui ont des enfants de moins de 16 ans à la maison¹⁴⁷, mais ces mesures d'aide arrivent trop tard pour Marie-Louise. Ses trois enfants ont atteint l'âge adulte. Et, de toute façon, elle n'aurait pas osé y avoir recours, de peur de se faire poser des questions.

Comme l'année 1943, l'année 1944 apporte une succession d'événements significatifs dans sa vie. D'abord, au début de l'été, Gertrude termine ses études d'infirmière. Marie-Louise ressent une immense fierté de voir sa fille recevoir son diplôme et obtenir un poste à l'Hôpital Général d'Ottawa. Elle s'empresse de convaincre la nouvelle diplômée de revenir vivre avec elle, rue Central.

Quelques mois plus tard, le 28 juillet, Joseph Ray (alias Jérémie Alphonse Roy) meurt à L'Assomption. Est-ce que quelqu'un informe Marie-Louise du décès de son « mari » ? Si oui, elle n'en fait pas part aux enfants puisque Gertrude et Lorne me disent :

G : *When dad died in 1944, we didn't even know he was alive!*

L : *No. I wonder if mother knew.*

G : *No, I am sure she didn't. I don't think she heard from him at all. And I imagine that this was the agreement that they did when he left, that there would be no communication¹⁴⁸.*

147. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, pages 189 et 192.

148. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 9.

Une chose est certaine : la «veuve» n'assiste pas à l'enterrement qui a eu lieu le 31 juillet 1944 à Berthierville, où il est né. Sur l'acte de décès, son nom diffère un peu de celui qui figurait sur son acte de naissance : D. Jérémie A. Roy. Le «A» pour «Alphonse» qu'il utilisait au cours de sa mission dans l'Ouest est demeuré. Quant au nom Joseph, il a été enterré avec le secret de sa vie avec Marie-Louise.

On dirait que la nature s'empresse de combler les vides. Dans les familles où est survenu un décès arrive fréquemment une naissance peu de temps après. Et la famille de Marie-Louise en offre un autre exemple. Le 4 août 1944, Cécile, l'épouse de Jos, donne naissance à une petite fille, Diane Ray. Cet heureux événement marque une nouvelle étape dans la vie de Marie-Louise. Elle est maintenant grand-mère.